

INTRODUCTION

CLAUDE LORENT

PERENNITE LANGAGIERE

Il est évident que les plasticiens, ceux en tout cas qui pratiquent la peinture et la sculpture en des données les reliant à la tradition, revendiquent un au-delà de l'image première qu'ils proposent, qu'elle soit figurative, abstraite ou plonge dans une mixité évocatrice rendant obsolètes ces catégories dépassées. Et c'est en fait ce qui réunit les artistes de cette exposition qui n'a ni dogme à proférer, ni manifeste à divulguer, ni style à privilégier, ni coterie à protéger, mais qui professe aussi, à travers le temps et les formulations diverses, la permanence d'un type d'expression qui, comme la littérature ou le théâtre, n'a jamais rencontré son maître exterminateur malgré les vellétés de certains, les modes, le développement des voies expérimentales et la prépondérance des usages avant-gardistes.

En commun, ces peintres de Belgique, du Danemark, de France, du Luxembourg et ce sculpteur belge revendiquent aussi et encore une approche esthétique de la pratique artistique parce que, sans lui accorder une finalité en elle-même, ils savent qu'elle induit bien davantage que l'image imposée frontalement : elle révèle une sensibilité au monde, elle dénote d'une vision particulière - partisane même -, elle est engagement personnalisé dans le contexte artistique et position singulière dans le débat culturel permanent. Les différences, notamment stylistiques, entre les plasticiens réunis en la présente exposition, attisent justement, dans la confrontation et la complémentarité, cette réflexion critique, cette préhension du monde, qui découlent de la prise en compte du caractère

esthétique de leurs oeuvres. Ainsi, entre leur commun dénominateur et leur spécificité langagière, se tisse, en plus, un réseau interactif d'où sortent, grandis et enrichis, la peinture et la sculpture.

Cette dernière, aux mains du seul Roel d'Haese, en des bois taillés, tous du début des années soixante, colonnes très travaillées aux signes formels et graphiques anthropomorphes, trouve des accents d'un expressionnisme assez tourmenté, chers à une tendance plutôt nordique. Exceptions dans le parcours général de l'artiste plus généralement teinté d'un brin de fantastique, ces statues aux allures totémiques, furent néanmoins annonciatrices d'une résurgence plus tardive et germanique, justifiant, de la sorte, pleinement leur actualité.

Les sept peintres qui se rencontrent aux cimaises partagent, de la radicalité presque ascétique à la profusion à la limite de l'exhubérance, l'exploration du champ de l'abstraction, mais sans exclusive. Si un Thibaut de Reimpré impose d'emblée sa vivacité bouillonnante et chahutée en des tonalités insistantes gravées de noir et en une désordonnance jugulée, se glissent, par jeux de superpositions, insertions, surimpressions, des éléments graphiques introduisant le figural. En antithèse, jusqu'à la frontière du dire et du silence tout intérieur, dans une retenue où ne s'inscrit que l'essentiel et l'indispensable à la respiration émotive des traits, un Karel Dierickx, suggère une existence

d'avantage par affleurement graphique et assourdissement chromatique, que par la forme existante mais à peine décelable.

En chantre de la coloration vive, lumineuse, expansive et généreuse; en adepte des rythmes volontiers syncopés, soutenus par une gestualité tantôt ardemment expressive ailleurs plus contingente, Jean-Paul Huftier investit le champ vibratoire de la peinture, celui-là qui diffuse une énergie communicative, rayonne d'une fébrile aura et retentit d'une musicalité saccadée mais harmonieuse.

Si Jan Sivertsen se donne également à la couleur en scansions plus ou moins régulières, faussement répétitives, en des tonalités adoucies, légèrement pastellisées bien qu'en ardente luminescence, il libère la pleine mesure d'un état d'intense concentration en des oeuvres sobrement lyriques, blasonnées d'un noir profond.

Bien que leur vocabulaire plastique s'en différencie assez radicalement, c'est ce même registre du flux énergétique que traversent picturalement Yves Zurstrassen et Bernard Gaube. Ce dernier, en une peinture abstraite de facture quasi classique par la structure et le traitement, de résonance assez tempérée, d'engagement chromatique dans les apaisements de teintes rares et recherchées, jouant de toutes les subtilités des résurgences en transparences et usant des interstices comme d'un lieu

d'extrême sensibilité, exprime le désir d'une fusion entre la pensée rigoureusement picturale et l'influx d'un vécu.

D'une sensibilité matiériste dont les indices épidermiques traduisant un engagement physique, mesuré et raisonné, sont conduits avec assurance et sans remords, la peinture d'Yves Zurstrassen, enrichie des strates mémorielles enfouies en zones sous-jacentes, affirme haut et clair le pouvoir envahissant de la couleur. A la véritable jouissance visuelle ainsi convoquée, se joignent par graphies incisives, bordures incertaines et éraflures naturelles, les marques résiduelles de l'être de chair et d'esprit.

On pourrait, par le sens des matières, leur rapprocher les oeuvres d'un Jean-Marie Biwer s'il n'était, dans la tourmente créatrice adroitement contenue, justement mise en sourdine, cette palpable inquiétude existentielle dont tressaille la pigmentation. Cette animation sans répit, troublante de nervosité, se nourrissant également des impulsions, clartés et teintes des couches inférieures, contrecarre la prédominance du formel et incarne le principe d'immanence.

Ainsi, en ces voies plurielles, se manifestent dans la permanence des pratiques sans cesse revivifiées, réoxygénées, quelques chants artistiques, remplis des bruits, des fureurs, des silences intérieurs, des ferveurs et des émotions, des visions d'aujourd'hui.